

n'a voulu en tenir compte et à l'époque où nous sommes le mal est devenu irréparable.

De tous les fourrages verts qui pourraient convenir aux exigences de la situation présente, le blé d'Inde coupé avant la maturité était sans contredit le plus économique. A une époque avancée de la végétation, lorsque le déficit frappait les yeux de tous; au commencement de juillet, par exemple, on aurait dû prendre une partie du terrain mis en pâturage, ou laissé inculte en raison des retards qu'ont subi les semailles le printemps dernier, faire un léger labour et semer le blé d'Inde à la volée. Aujourd'hui ce fourrage serait déjà très-développé et l'on aurait à sa disposition un produit abondant, succulent, recherché et même préférable pour les bêtes-à cornes au meilleur foin de prairie.

Nous sommes trop apathiques, voilà notre grand malheur. Nous sommes les témoins désolés d'un déficit énorme, nous comprenons parfaitement que le rendement des prairies sera excessivement faible et que nous n'aurons pas assez de fourrage pour nourrir notre bétail. Néanmoins, nous ne faisons pas un seul mouvement, une seule tentative pour sortir de cette situation. Plusieurs même, au lieu de s'en prendre à leur propre énergie, semblent vouloir accuser la Divine Providence, comme si la Providence était responsable des fautes sans nombre qui se commettent dans nos exploitations rurales.

La production des fourrages verts et surtout la culture du blé d'Inde et sa récolte en vert pour la nourriture des bestiaux ne sont pas de simples enseignements théoriques, dignes tout au plus d'être essayés en petit. Non, tout au contraire, cette culture et cette production ont été, depuis de longues années, introduites dans les exploitations les mieux dirigées et dans les systèmes agricoles les plus avancés. C'est même dans ces situations que les fourrages verts ont été en premier lieu adoptés et qu'ils y sont le plus souvent cultivés. Dès que le rendement des prairies menace de s'abaisser au-dessous de la moyenne ordinaire on s'empresse de prévenir le déficit et l'on demande aux fourrages verts une quantité d'aliments proportionnelle à la diminution probable de la production des prairies. Même chez quelques habiles cultivateurs la production de ces fourrages fait partie de tout le système de culture adopté et tous les ans une certaine portion de la terre leur est consacrée.

Qui nous empêche d'en faire autant? Dans la situation où en sont les choses dans la Province de Québec, tout le monde reconnaît que la fabrication et la vente des denrées animales sont le seul moyen de rendre l'industrie agricole lucrative à quelques exceptions près. Nos terres sont appauvries et fatiguées de produire uniquement des grains; les grains ne se vendent plus que difficilement. La viande, le beurre, le fromage, les laines, au contraire, trouvent toujours un débit certain sur les marchés du pays aussi bien que sur ceux de l'étranger. En outre, les transports de ces derniers produits sont toujours moins coûteux que ceux des grains et des autres denrées végétales.

Le marche à suivre est facile à tracer. Puisque nos terres sont appauvries, il faut leur rendre leur ancienne richesse et pour cela il faut des engrais, il faut des animaux qui les produisent et des fourrages en grande quantité pour nourrir ces derniers. Puisque les grains se vendent peu, il ne faut pas cultiver que la quantité nécessaire à la consommation intérieure. Puisque les denrées animales se vendent si facilement, il est de l'intérêt de la culture canadienne de les produire en plus grande abondance que par le passé. En dernière analyse, toutes les améliorations agricoles demandées par les besoins de notre situation actuelle se résument dans

l'augmentation de la production fourragère et des denrées animales et dans la diminution de la culture des grains.

Le commerce qui se fait depuis quelques années sur les produits agricoles est là pour démontrer l'exactitude de nos avancés. L'avoine vendue à quarante et même cinquante centins le minot, l'orge à soixante, le blé à une piastre et même à une piastre et vingt centins ne paient pas suffisamment tous les frais de production, et si le cultivateur canadien devait faire tous ses travaux à prix d'argent, il se ruinerait infailliblement avec les prix que nous venons d'énumérer.

C'est que nos produits indigènes ont à lutter contre la concurrence qui lui est faite par les produits similaires nous arrivant de contrées douées d'un climat plus favorable que le nôtre, d'un sol plus riche et d'une mise en culture plus facile. Ces produits inondent nos marchés et il n'y a plus de place pour les nôtres.

Pour combattre victorieusement cette concurrence, il nous faut forcément diminuer le prix de revient de nos produits; c'est à dire amener notre sol à un plus haut degré de fertilité, l'amender partout où il en a besoin, le labourer plus soigneusement et plus profondément, l'égoutter, l'épierrer et surtout l'engraisser. En un mot forcer chaque arpent à donner des rendements doubles et triples de ceux qu'il offre maintenant.

Mais, nous le répétons pour la centième, pour la millième fois, cette condition ne sera remplie que par la fumure plus complète de nos terres, de concert avec les autres travaux d'une bonne culture.

Ces conseils que nous donnons à tous les cultivateurs canadiens désireux de réussir dans leur industrie (et qui ne l'est pas?) peuvent paraître intempestifs pour quelques-uns, puisque la saison est trop avancée pour les mettre tous en pratique. Cependant nous les livrons, tels qu'ils sont, à la considération des hommes intelligents et peut-être retournerons-nous enfin à faire comprendre à tous que l'amélioration de l'agriculture, dans le sens que nous venons d'indiquer, est le seul remède au mal dont souffre cette industrie.

A l'époque où nous sommes une dernière ressource reste à ceux qui ont éprouvé un déficit notable dans la production de leurs prairies, c'est de diminuer le nombre de leurs animaux. Mieux vaut une vache bien nourrie que deux mal nourries; ou, d'une manière plus exacte: si une vache ou toute autre bête, reçoit une ration complète, elle donnera un produit plus abondant que dix, vingt, trente bêtes qui ne recevraient à elles toutes que la ration d'une seule bête. En d'autres termes ce n'est pas précisément le nombre des animaux qui fait les produits et les profits qui en résultent, mais plutôt la quantité de fourrage consommé.

Dès qu'un animal ne reçoit plus qu'une ration insuffisante, sa production diminue et si l'on persiste à lui demander quelque produit, il maigrit rapidement, tombe dans le marasme et meurt bientôt. Chaque année l'insuffisance de la nourriture enlève une foule d'animaux. Les vaches laitières surtout sont traitées avec la plus complète insouciance. Lorsque les fourrages sont abondants même, elles ne reçoivent généralement que la nourriture la plus pauvre que l'on puisse trouver; la paille le plus souvent forme leur unique nourriture pendant l'hiver, jusqu'au moment du vêlage. Aussi, il faut voir comme elles sont amaigries et décharnées au printemps, c'est à peine si elles peuvent se tenir debout seules.

Notre race canadienne de vaches laitières est fort rustique, cependant plusieurs ne peuvent résister à ce régime misérable, elles succombent au moindre accident, à la moi-